

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Théâtre

Théâtre complet, vol. I

*Erreur de construction / Carthage, encore / La Place de l'autre /
Voyage de Madame Knipper vers la Prusse Orientale /
Ici ou ailleurs / Les Serviteurs / Noce*

Théâtre complet, vol. II

*Vagues Souvenirs de l'année de la peste / Hollywood /
Histoire d'amour (repérages) / Retour à la citadelle /
Les Orphelins / De Saxe, roman / La Photographie*

Théâtre complet, vol. III

*Derniers remords avant l'oubli / Music-hall /
Les Prétendants / Juste la fin du monde /
Histoire d'amour (derniers chapitres)*

Théâtre complet, vol. IV

*Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne /
Nous, les héros / Nous, les héros (version sans le père) /
J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne /
Le Pays lointain*

Récits

Trois Récits

L'Apprentissage / Le Bain / Le Voyage à La Haye

Articles

Du luxe et de l'impuissance

Essai

Théâtre et Pouvoir en Occident

Mémoires

Traces incertaines

Un ou deux reflets dans l'obscurité

JEAN-LUC LAGARCE

Retour à la citadelle

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a été publiée pour la première fois en 1984, sous forme de tapuscrit (n° 35) par Théâtre Ouvert (Paris) et a été créée à l'ACB à Bar-le-Duc dans une mise en scène de François Rancillac en 1990.

À Dominique H.

Ne haïssez-vous jamais ceux chez qui vous discernez une lueur de votre propre passé ? Ne les haïssez-vous pas de vous rappeler ces jours enfuis où vous étiez jeune, et pur, et plein de rêves idéalistes ? Tout est tellement simple quand on est jeune [...] (*Il rit*). Mais voilà que surgit la vie quotidienne. Elle vous enveloppe toujours plus étroitement de sa misère. Les années passent, et que voyez-vous alors ? Des millions de gens dont la tête est vidée de l'intérieur...

Anton TCHEKHOV, *Ce fou de Platonov*.

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 10 : 2-84681-162-8
ISBN 13 : 978-2-84681-162-0

PERSONNAGES

L'ANCIEN GOUVERNEUR
LA FEMME DE L'ANCIEN GOUVERNEUR
LE NOUVEAU GOUVERNEUR
LA MÈRE DU NOUVEAU GOUVERNEUR
LE PÈRE DU NOUVEAU GOUVERNEUR
LA SŒUR DU NOUVEAU GOUVERNEUR
L'AMI DU NOUVEAU GOUVERNEUR
L'INTENDANT

*Où est-ce que cela se passe ?
Par exemple dans la salle des réceptions...*

LA SŒUR. – C'est à moi ?

... et puis, à la fin, on ne l'attendait plus et il arriva.

« Longtemps déjà, dit quelqu'un, qu'on le croyait mort. »

Mort ou disparu. Englouti aussi, c'est possible, ou écrasé encore dans un accident de la route, un terrible accident de la route. Noyé ou tué par balles, le plus simplement du monde, tué par balles dans un quelconque épisode sanglant de l'histoire.

« Toujours cette façon bien à lui, dit quelqu'un, cette manière inimitable d'être là quand il ne le faut pas, là où il ne faut pas. »

Cette habitude, oui, cette recherche, ce goût (« Et qu'est-ce que ce pourrait être d'autre ? », s'interrogea quelqu'un), ce goût pour le risque, sans nécessité aucune, vraiment. Lorsqu'il entre, qu'est-ce que cela change ? On croit toujours, on imagine que ce genre de choses, lorsqu'elles arriveront, si elles arrivent, vous feront hurler de joie, ou vous évanouir, peut-être. On le regarde : c'est lui, c'est bien lui, on se sourit, lui et moi, il y a du temps qu'on ne s'est vus, on

s'embrasse aussi, c'est possible, mais il n'y a rien d'autre à ajouter, une visite banale, son retour une heure après être parti. Longtemps déjà que, de lui-même, il aurait pu se rendre compte, jeter un œil sur sa propre vie. Mettre à jour l'absurdité de son existence, en tirer les conséquences qui s'imposent et qui sait ? découvrir un raisonnement.

« Tout cela en pleine lumière, et bâtir, pourquoi pas ?, dit quelqu'un, une théorie, une ligne de conduite. »

Presque rien, comme tout le monde, se donner, à l'âge qu'il a, quelques principes élémentaires de vie, changer et cesser de se moquer des autres, leurs sentiments... Longtemps déjà, nous en revenions là (à ce moment-là, c'est le sujet de toutes les conversations), longtemps déjà qu'on le croyait mort. C'est ce que nous disions. Mais, ce que nous pensions aussi, sans oser l'avouer à voix haute (et pour en être moins romantique, c'est plus certainement là que se trouve la vérité), c'est que c'est lui, seul, sans entrave d'aucune sorte, qui a pu décider cela : partir et ne jamais revenir.

« Comme s'il n'avait jamais plus éprouvé le désir de remettre les pieds ici. »

Une absence de volonté, plus jamais l'ombre d'une envie de nous, tous ceux qui l'aimèrent, une absence délibérée de volonté, un choix mûrement affirmé, toutes ces années.

LA MÈRE. – Et nous, là, tout ce temps, tout de même ! et nous, là, ridicules, à attendre en vain.

(Un temps.)

Et moi, comme je suis ! oubliant aussitôt toutes les promesses que je m'étais faites : pas un reproche, rien, une inquiétude seulement pour sa santé...

« Va-t-il bien ?... N'est-il pas malade, ce traître ? »

(...)

L'AMI. – Comme ça, à peine arrivé, débarqué... Je vous prie de m'excuser... Je sens combien je peux paraître importun, importun et audacieux... Je sais cela. C'est impardonnable, je ne l'ignore pas. Mais, et il faut que vous le compreniez, c'est tellement important pour moi, tellement nécessaire. J'imagine assez comment ensuite les choses se passent : à peine votre pied posé sur notre sol, vous serez pris, emporté, accaparé... Aussitôt passé la porte, vous deviendrez intouchable en quelque sorte, pour les gens comme moi... Combien d'autres avant vous, d'autres que je connaissais ou qui m'ont connu, auparavant, comme vous et moi, du temps de leur jeunesse, et qui ne peuvent me reconnaître, me retrouver ou simplement encore, me distinguer dans la foule... ? Posez à peine, rien qu'un instant, votre regard sur ma modeste personne !

LE NOUVEAU GOUVERNEUR. – Si vous vouliez m'expliquer ?

L'AMI. – J'ai été votre ami, le meilleur du lot. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi.

(...)

L'AMI. – C'est ainsi qu'on nous nommait, et lorsqu'un des deux pleurait, ou tombait, pour ne pas donner tort à cette idée, l'autre, aussitôt, faisait la même chose. C'était une époque bien différente. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, ce n'est pas sans importance, c'est la place que je tenais dans le groupe. On ne croirait plus cela, mais il me suivait, comme un petit chien, il n'y a pas d'autre mot, comme un petit chien de rien, et quoi qu'on puisse imaginer... c'est plus tard, lorsqu'il grandit, qu'il prit de l'assurance... il était assez insignifiant, comment dire ? sans personnalité... Les enfants, je sais cela, se révèlent plus tard, c'est certain, mais tout de même, c'en était inquiétant, décevant... C'était un gamin décevant, oui... Et la vie, ensuite, et toutes ses obligations...

(...)

LA SŒUR. – Souvent, on se trompe. Mais d'un autre côté, ce n'est pas tant l'homme qui revient, son retour, le spectacle et les discours... Lui,

refaisant son entrée au coin de la place centrale de notre ville... Il n'y a pas que cela, c'est certain. En même temps, et c'est peut-être l'essentiel, c'est de la Cité, la Cité elle-même, surtout, qu'il s'agit, de la place qu'elle tient, et de fait, de l'énorme remise en question qu'il s'est permis de faire.

LA MÈRE. – Moi... ce que je ne saurais dire (c'est pour cela, et pour cela uniquement, que je me tais)... souvent, je ne comprends pas, rien, mais je l'admets. Je l'admets d'autant plus volontiers que...

LA SŒUR. – Laisse !

LA MÈRE. – Moi... Il ne me semble pas avoir jamais rien connu d'autre que notre ville, ses murs, la rue, sa géographie, et très franchement... ne pas être franc sur ce détail, cela ne serait-il pas le compte de l'incohérence ?... (C'est peut-être regrettable, mais à mon âge, qu'est-ce qui n'est pas regrettable ?...) Je ne comprends pas pourquoi, au bout du compte, lui, et lui tout spécialement, pourquoi celui-là revient dans cette ville, cette ville-ci, avec, entre nous, une telle absence de choses en commun.

LA SŒUR. – Peut-être aussi... c'est possible... peut-être aussi que tu ne comprends rien... trop âgée... plus en état de saisir quoi que ce soit...

LA MÈRE. – Je n’aurais peut-être pas dû emmener ton père avec moi, c’est ce que tu veux dire ?

LA SŒUR, *elle rit*. – Il ne fait pas de bruit.

(...)

L’INTENDANT. – Je n’aime pas ça. Cette légère appréhension, c’est naturel, mais les débuts pour moi... me lancer...

Lorsque je suis arrivé en poste ici, il était parti depuis plusieurs années déjà et de fait, je n’ai pas eu l’honneur de le connaître. On m’en a peu parlé, à peine, c’est normal, il y avait d’autres sujets de conversation, et je crois aussi, autant que j’aie pu me rendre compte, qu’on préférerait l’oublier, tirer un trait sur lui et la place qu’il occupa. Ce n’était pas quelqu’un d’essentiel ici, il ne faut pas l’oublier. Il est resté dans certaines mémoires, c’est logique, sa famille et les gens qui le côtoyaient, mais en aucun cas, il n’avait l’importance ici qu’on tente aujourd’hui de lui attribuer. Je ne suis pas certain que ceux-là même qui tentent maintenant de lui taper sur l’épaule se soient souvenus de lui avec autant d’acuité s’il n’occupait pas désormais la place qu’on lui a réservée. Pour ma part, je pense, pour en terminer, et je ne suis pas certain toutefois d’avoir le droit d’émettre un tel avis, il me semble qu’il a eu beaucoup de chance, dans sa vie, son itinéraire. C’est tout ?

(...)

L’ANCIEN GOUVERNEUR. – Ce qu’il fallait prouver... la dernière fois, j’en étais resté là, il me semble bien, et ce n’était peut-être pas par hasard... (Mon exposé n’est pas terminé, il en est fort loin, c’est le moins que l’on puisse dire...)

LA FEMME DE L’ANCIEN GOUVERNEUR. – Rien, ni personne évidemment, ne nous empêchera de dire ce que nous avons à dire, et il faut savoir que nous ne nous taisons qu’après en avoir terminé avec un certain nombre de points qui nous tiennent particulièrement à cœur.

L’ANCIEN GOUVERNEUR. – Ce qu’il fallait prouver... c’est toujours ainsi que tout commence... on peut chercher si on a du temps à perdre, on peut chercher... Tous les ouvrages dignes de foi sont au moins d’accord sur ce point... On peut chercher, c’est toujours la même histoire... Prouver. Ce qu’il fallait prouver, en nous installant là, ici, dans cette Cité... (Disons « Cité », c’est bien, c’est plus net, plus précis... quoique « précis », comment dire ?... mais cela a aussi l’avantage de nous placer ailleurs, dans un autre débat...)
Ce qu’il fallait prouver, en nous installant dans cette Cité, en nous donnant l’ordre de nous y installer... Parce que... je me permets (ce sera rapide, je vous prie de m’en excuser par avance, je me permets une légère digression)...

LA FEMME DE L'ANCIEN GOUVERNEUR. – C'est important. Ce n'est pas rien. Tu as raison.

L'ANCIEN GOUVERNEUR. – Il y a deux aspects, deux pôles... ce n'est pas le terme exact... Il y a dans toute cette affaire... ce que j'entends, lorsque je dis « affaire », c'est tout ça, notre vie ici, à elle et à moi... Il y a dans toute cette affaire, deux axes : notre installation, d'une part... ce choix que nous fîmes, né volontairement, consciemment de notre libre arbitre, et d'autre part, l'ordre... (C'en est un, quoique l'on veuille nous faire dire, aujourd'hui, avec le recul...) L'ordre que l'on nous donna, intima, de nous installer ici, l'idée qu'on inscrivit dans nos esprits, esprits qui, à l'époque... on s'en souvient avec émotion...

LA FEMME DE L'ANCIEN GOUVERNEUR. – Referme cette parenthèse !

L'ANCIEN GOUVERNEUR. – Ces deux axes... je récapitule... d'une part, notre choix, d'autre part, l'ordre... ces deux points sont à garder en tête, à ne pas abandonner. Il conviendra de les distinguer, bien sûr, mais aussi de les tenir dans la même considération tout au long de ce qui va suivre.

Ce qu'il fallait prouver, en nous installant là, et nous, nous tout particulièrement, nous et pas d'autres (on me fera croire beaucoup de choses,

mais pas que nous ayons pu être choisis au hasard, comme ça !)... En nous donnant l'ordre de venir vivre ici, de nous y poser... Mais aussi, et il serait malhonnête de ne pas le souligner, de le passer sous silence... Mais aussi en nous accordant les moyens matériels de le faire... en nous accordant le privilège et l'honneur...

LA FEMME DE L'ANCIEN GOUVERNEUR. – Oui, on l'oublie trop souvent, mais c'en était un, en ce temps-là, présenté de cette façon-là, même si aujourd'hui... toujours avec le recul, on peut... on voit ce que j'insinue... C'en était un et nous y fûmes sensibles... Nous étions sensibles, de toute façon.

Ils rient tous les deux.

L'ANCIEN GOUVERNEUR. – En nous accordant le privilège et l'honneur, le rôle et le titre de Gouverneur de la Province, ni plus ni moins, la Fonction et la Charge... ce qu'il fallait prouver... On n'a jamais rien sans rien !... Ce qu'il fallait prouver... (L'essentielle et unique raison, si on y prend garde, de cette dépense inconsidérée et colossale à la fois de tant d'argent, ce qui, à la rigueur, ne serait rien, mais aussi, de tant d'énergie et de vies humaines... Il nous aura fallu du temps pour comprendre mais nous y sommes arrivés...) Ce qu'il fallait prouver, par-dessus tout, comme une affirmation hautaine et formidable aux yeux